



Napoléon à Waterloo.

formant la gauche, s'établirent sur deux lignes, à trente toises l'une de l'autre, à cent toises en arrière de la seconde ligne du corps d'armée du général Reille, c'est-à-dire la division Lhéritier sur le centre de la division Jérôme, la division Roussel sur le centre de la division Foy, avec une batterie de six pièces à la gauche, et une seconde batterie, également de six pièces, dans l'intervalle des deux divisions.

Le 6<sup>e</sup> corps, c'est-à-dire les divisions Simmer et Jeanniu, prit position, en colonne serrée par division, à cent toises en arrière de la dernière ligne de la division Bachelu (première ligne), le long et à gauche de la chaussée de Charleroi, avec une distance de cent toises environ entre les deux colonnes, et son artillerie sur le front. Les divisions de cavalerie Domont et Subervic, de la troisième colonne, se formèrent en colonnes serrées par escadron à la même hauteur que le 6<sup>e</sup> corps, dont elles n'étaient séparées que par la chaussée, et à la même distance que le général Mouton en arrière de la première ligne; l'artillerie se plaça à la droite de la cavalerie.

Enfin, les deux divisions de cuirassiers de Milhaud, c'est-à-dire la quatrième colonne ou la droite de la seconde ligne, se déployèrent obliquement sur deux lignes, à trente toises de distance l'une de l'autre, à cent toises en arrière des divisions Donzelot et Marcognet de la première ligne, leur gauche vers la chaussée de Charleroi, et leur droite dans la direction de Smohain et du château de Frichemont. L'artillerie de cette colonne fut placée moitié sur le centre, moitié sur la gauche.

Dès que la seconde ligne fut formée, les trois colonnes de la garde destinées à former la dernière ligne se déployèrent à leur tour. La division du général Guyot se plaça à cent toises en arrière de la cavalerie du général Kellermann, en bataille sur deux lignes, séparée par trente toises d'intervalle, la gauche vers la chaussée de Nivelles, la droite vers celle de Charleroi, avec l'artillerie au centre. La deuxième colonne, c'est-à-dire les trois divisions de la jeune, de la moyenne et de la vieille garde, se déploya sur six lignes, chacune de quatre bataillons, à dix toises de distance l'une de l'autre, à droite et à gauche de la route de Charleroi, un peu en avant de la ferme de Rossomme, avec l'artillerie sur ses flancs.

La dernière colonne enfin, c'est-à-dire la division de chasseurs et de lanciers du général Lefebvre-Desnouettes, se déploya sur deux

lignes, à trente toises de distance et à cent toises en arrière des cuirassiers de Milhaud, ou la droite de la deuxième ligne, avec l'artillerie sur le centre, la gauche vers la droite de l'infanterie de la garde et la droite dans la direction de Frichemont.

Tel fut l'ordre de bataille de l'armée française. L'armée était ainsi divisée sur six lignes, formant à peu près la figure de six V, dont la première ligne était le front ou la base, et la garde le sommet, ou plutôt six aigles très ouverts; les deux premières lignes d'infanterie, ayant la cavalerie légère sur leurs flancs; la troisième et la quatrième de grosse cavalerie, la cinquième et la sixième de cavalerie de la garde, avec six lignes d'infanterie de la garde au centre, placées perpendiculairement au sommet des six angles, et le 6<sup>e</sup> corps également placé perpendiculairement aux divisions Duhesme, Morand et Friant.

Quoique l'armée comptât une bonne moitié de conscrits, de volontaires et de jeunes soldats de 1814, tous ces mouvements furent exécutés avec une précision telle qu'on eût dit que les colonnes manœuvraient sur un champ d'exercices. Jamais de si grandes masses ne se remuèrent avec plus de facilité. A dix heures et demie, ce qui paraîtrait incroyable si mille témoignages ne l'attestaient, ce grand mouvement était achevé et chacune des colonnes à son poste, prête à engager l'action.

L'intention de l'empereur était de tourner l'aile gauche de l'armée ennemie, de couper rapidement la chaussée de Bruxelles, en enlevant la ferme de la Haye-Sainte, et de refouler le centre des alliés sur leur droite. Cette aile eût été plus facile à tourner, mais comme il fallait empêcher avant tout la réunion de Wellington à l'armée de Blücher, que l'on savait à Wavre, et qu'il importait également de se rapprocher du maréchal Grouchy, dont on attendait de moment en moment le premier détachement, Napoléon crut devoir diriger sa principale attaque contre l'aile gauche ennemie.

Tout fut disposé en conséquence. D'après le plan de Napoléon, les divisions Alix, Donzelot, Simmer et Jeannin devaient aborder la Haye-Sainte, tandis que les divisions Durutte et Marcognet se porteraient sur les fermes de la Papelotte et de la Haye. Les divisions de cavalerie des généraux Domont et Jacquinet devaient participer à cette double attaque, que la grosse cavalerie, ainsi que l'infanterie et

la cavalerie de la garde, devaient soutenir à leur tour, tandis que quatre-vingts pièces de canon, dont trente de 12, de réserve, établies sur la gauche de la chaussée à la hauteur de la Belle-Alliance, battraient à outrance la Haye-Sainte.

A moins d'un incident imprévu, tout devait se briser sous le poids de cette grande attaque, que l'empereur confia au maréchal Ney. Pour mieux tromper les ennemis et les empêcher de se reconnaître, l'aile gauche de l'armée française devait engager l'action en attaquant le bois et le château de Goumont, comme si l'intention de Napoléon était de tourner la droite de la ligne de Wellington.

D'après la position des Français, il était du reste impossible aux alliés de deviner le point de leur ligne sur lequel Napoléon comptait diriger sa principale attaque ; par contre, la disposition des troupes était telle, que l'empereur pouvait, sans le moindre retard, se porter tantôt sur sa droite, tantôt sur sa gauche, selon que les circonstances de la journée l'exigeraient.

Le plus profond silence régnait sur le champ de bataille : les deux armées, séparées par le simple ravin qui contournait la position des Anglo-Hollandais, semblaient se contempler et se porter un défi dans ce moment solennel.

Lorsque tout fut prêt pour engager l'action, l'empereur parcourut rapidement les rangs, stimula les troupes, déjà animées du plus noble enthousiasme, par ces mots tous puissants qui enlevaient les soldats aux moments les plus terribles, donna ses derniers ordres, rappela à l'armée que le salut de la France dépendait de la journée, et que le moment était venu pour tout Français de vaincre ou de mourir.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil vers les positions des ennemis, Napoléon vint se placer à la tête de sa garde, sur les hauteurs de Rossomme, en avant de la maison de Decoster, où il mit pied à terre. Un officier courut en même temps porter l'ordre à l'aile gauche de commencer l'attaque, tandis qu'un officier d'ordonnance fut dirigé vers Grouchy, pour hâter l'arrivée des troupes de ce maréchal et le prévenir que les deux armées étaient aux prises en avant de Mont-Saint-Jean.

Il était alors onze heures du matin. Le prince Jérôme Bonaparte, dont la division formait la gauche de la première ligne, aborda im-

médiatement les Anglo-Hollandais en avant du bois de Goumont et les chargea avec un élan irrésistible.

La résistance fut des plus vives, des plus opiniâtres. Les ennemis défendirent le terrain, pas à pas ; aucun sacrifice ne leur coûta pour contenir les colonnes françaises, mais après une lutte sanglante, ils furent enfoncés, chassés de position en position et rejetés violemment dans le bois, où Jérôme se précipita à leur suite.

Un feu épouvantable de mousqueterie et d'artillerie accueillit les Français à l'entrée du bois, mais sans pouvoir ralentir leur marche. L'artillerie de la division Foy étant accourue au secours de la division engagée, Jérôme attaqua vigoureusement les troupes de la garde anglaise, qui défendaient les approches du château, et les chargea à la baïonnette. Les Anglais reçurent bravement le choc des Français ; ce ne fut qu'à la seconde charge qu'ils furent culbutés à leur tour, chassés du bois et refoulés sur le château.

Le prince Jérôme allait s'élancer à leur poursuite, lorsque le général Hill, qui commandait l'aile droite de Wellington, fit avancer six bataillons au secours des troupes qui venaient d'être chassées du bois et les précipita sur la colonne française. Jérôme, dont la division était plus ou moins en désordre par suite du dernier et violent effort qu'elle avait fait, Jérôme ne put soutenir cette attaque ; repoussé à son tour, il fut refoulé dans le bois et rejeté vers sa première position. Cet échec ne fit que stimuler l'élan de ses soldats.

Après s'être reformé à une petite distance en arrière, le prince Jérôme revint brusquement sur ses pas, se jeta intrépidement dans le bois, qu'il enleva une seconde fois au pas de charge, culbuta tout ce qui se trouvait sur son passage et poussa encore une fois les ennemis vers le château.

Jérôme espérait que son attaque serait soutenue à temps ; mais à peine fut-il parvenu à l'extrémité opposée du bois, qu'une nouvelle colonne anglaise se précipita au-devant de lui, le chargea à la baïonnette avec une rare intrépidité, le chassa de nouveau du bois et le rejeta, non sans quelque désordre, sur la division Foy, que le général Reille venait d'envoyer à son secours.

Les ennemis voulurent poursuivre les Français, mais ils furent aussitôt arrêtés par la division Foy et rejetés dans le bois. Jérôme profita habilement de cette retraite ; après avoir rallié ses troupes,

reformé ses colonnes, il revint rapidement sur ses pas, et, de concert avec la division Foy, il se précipita dans le bois pour la troisième fois. Une lutte affreuse s'engagea alors entre les deux troupes. De part et d'autre on fit des prodiges de valeur ; Français, Anglais, Hollandais, Belges, tous se battirent en braves, avec la même résolution, avec le même acharnement.

Comme à Ligny et aux Quatre-Bras, personne ne fit de quartier. Le général anglais engagea régiment sur régiment pour conserver les approches du château, tout fut inutile : les Français, dont le courage et l'impétuosité semblaient s'accroître avec le nombre de leurs adversaires, surmontèrent tous les obstacles. Repoussés, battus sur tous les points par le prince Jérôme et Foy, les Anglo-Hollandais furent enfin chassés du bois, culbutés une dernière fois à la baïonnette et définitivement rejetés sur le château.

Le désordre des ennemis était complet ; heureusement pour eux, le général Hill fit aussitôt avancer ses réserves pour protéger leur retraite et leur donner le temps de se rallier sous la protection de ses batteries. Quelques minutes après, lord Wellington s'empessa, comme l'empereur l'avait prévu en ordonnant l'attaque sur Goumont, de détacher une partie des troupes de son centre pour renforcer sa droite et soutenir les efforts de l'aile gauche de l'armée française.

Pendant que le prince Jérôme abordait pour la seconde fois le bois de Goumont, le prince de la Moskowa, chargé de la grande attaque sur la Haye-Sainte, fit prévenir l'empereur que ses troupes étaient prêtes et qu'elles n'attendaient que le signal de l'attaque.

Avant de le donner, Napoléon jeta un dernier coup d'œil sur l'ensemble de son champ de bataille. En dirigeant sa lunette vers son extrême droite, dans la direction des hauteurs de Saint-Lambert, il crut voir une espèce de nuage qui lui parut être des troupes. Toutes les lunettes de l'état-major furent à l'instant fixées sur ce point. Le temps était assez brumeux. Les uns soutinrent qu'il n'y avait pas de troupes, que c'étaient des arbres ; d'autres, parmi lesquels le maréchal Soult, que c'était une colonne en marche et probablement l'avant-garde de Grouchy, qui avait, en effet, ordre de déboucher par Saint-Lambert.

Ne pouvant rester dans l'incertitude, l'empereur ordonna sur-le-champ aux généraux Domont et Subervic, de la seconde ligne, d'é-

clairer la droite avec leur cavalerie légère, de communiquer immédiatement avec la colonne que l'on paraissait distinguer vers Saint-Lambert, de la rallier si elle appartenait au corps du maréchal Grouchy et de la contenir si elle était ennemie. Ces deux divisions n'eurent à faire qu'un à droite par quatre pour être hors des lignes de l'armée; elles se portèrent rapidement, et sans le moindre retard, à travers champs, à environ trois mille toises de leur position, et s'y postèrent en bataille, en potence sur l'extrême droite, sur le chemin de Saint-Lambert.

Un quart d'heure au plus s'était écoulé, lorsqu'un officier de chasseurs amena un hussard prussien fait prisonnier par une colonne volante de trois cents chevaux qui battaient la campagne dans la direction de Wavre. Ce hussard était porteur d'une lettre que le général prussien Bulow adressait à Wellington pour le prévenir qu'il allait déboucher par Saint-Lambert, avec trente mille hommes, et pour lui demander ses ordres.

Le prisonnier ajouta que toute l'armée prussienne avait passé la nuit à Wavre, que la colonne que l'on signalait du côté de Saint-Lambert était l'avant-garde du corps de Bulow, qu'au moment où il avait quitté Wavre aucune colonne française n'était encore en vue, et que l'on supposait, dans l'armée prussienne, que l'aile droite de l'armée française s'était rabattue sur Plancenoit pour rejoindre le corps de bataille.

Le doute n'était plus possible sur la prochaine arrivée d'une partie au moins de la seconde armée ennemie; mais ce qu'il y avait d'inexplicable dans ces détails, c'était l'éloignement de Grouchy, qui aurait dû se trouver à Wavre au point du jour. La lettre interceptée et le rapport du hussard prussien furent expédiés sur le champ au maréchal Grouchy par le duc de Dalmatie, qui y ajouta, au nom de Napoléon, l'ordre impératif, irrémissible, de se porter à l'instant sur Saint-Lambert et de prendre à dos le corps du général Bulow.

L'empereur ordonna en même temps au général Mouton, de la seconde ligne, de traverser la chaussée de Charleroi avec les divisions Simmer et Jeannin, en faisant un changement de direction par division, de se porter directement sur Saint-Lambert, de rejoindre les deux divisions de cavalerie Domont et Subervic, déjà portées vers le même point, de choisir une bonne position intermédiaire, et de

contenir, à tout prix, avec ces dix mille hommes les trente mille hommes de Bulow, ou d'attaquer vigoureusement les Prussiens de front dès le premier coup de canon des troupes que le maréchal Grouchy avait dû jeter sur les pas des ennemis. Ce mouvement fut exécuté sur-le-champ et avec un ordre parfait.

L'arrivée de Bulow allait porter les forces ennemies à cent vingt mille combattants, c'est-à-dire au double de l'armée française. Les Français s'étaient trouvés plus d'une fois un contre trois et chaque fois la victoire avait couronné leurs généreux efforts ; mais dans l'état et la position des deux armées en présence, cette différence était énorme, effrayante ; rien ne sembla toutefois perdu pour Napoléon.

— Nous avons ce matin, dit l'empereur au maréchal Soult, quatre vingt-dix chances pour nous, l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente ; mais nous en avons encore soixante sur quarante, et si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise hier de s'amuser à Gembloux et s'il envoie son détachement avec rapidité, la victoire ne sera pas moins décisive, car le corps de Bulow sera entièrement détruit. (\*)

Il était alors un peu plus de midi et demi. Les tirailleurs étaient aux prises sur toute la ligne, mais l'action n'était réellement engagée comme on vient de le voir, qu'à la gauche. Les divisions du prince Jérôme et du général Foy venaient de s'emparer du bois de Goumont et ils poursuivaient, dans ce moment, les Anglo-Hollandais vers le château.

Le maréchal Ney attendait toujours l'ordre d'attaquer. Impatient d'aborder les ennemis, il fit renouveler auprès de l'empereur sa demande de marcher sur la Haye-Sainte. Il eût été prudent peut-être de retarder l'attaque jusqu'à ce qu'on eût des renseignements positifs sur la marche de la colonne de Saint-Lambert ; mais d'un autre côté, la journée était fort avancée, un plus long retard ne pouvait manquer de servir les alliés, soit que Bulow parvint jusque sur-le-champ de bataille, soit qu'il en fût rejeté ; aussi Napoléon ne balança plus : l'ordre de marcher en avant fut aussitôt transmis au prince de la Moskowa.

A une heure précise, deux coups de canon tirés par les batteries de la garde donnèrent le signal de la grande attaque sur le centre et la gauche de Wellington. A ce signal, les quatre-vingts pièces d'ar-

---

(\*) Napoléon, *Mémoire pour servir à l'histoire de France*.

tillerie qui devaient soutenir le mouvement du maréchal Ney ouvrirent leur feu et portèrent le carnage dans les rangs des alliés.

Trente de ces pièces, c'est-à-dire les pièces de 12, établies sur la gauche de la chaussée de Charleroi, portaient en plein sur le plateau de la Haye-Sainte et enfilait, avec un effroyable ravage, toute la profondeur des Anglo-Hollandais et leur défilé de Waterloc. Des files entières furent emportées en quelques secondes. Le général Drouet s'avança rapidement sous la protection de ce feu terrible, descendit à grands pas la pente de la Belle-Alliance et se précipita en trois colonnes, avec un élan irrésistible, vers la ligne ennemie.

Les divisions Alix et Donzelot abordèrent la ferme de la Haye-Sainte, la division Durutte les fermes de la Papelotte et de la Haye et la division Marcognet le point intermédiaire de ces positions. Rien ne résista à cette attaque. Durutte chargea à outrance les troupes chargées de la défense de la Papelotte, les culbuta au premier choc, enleva la ferme au pas de charge, poussa les ennemis l'épée dans les reins sur la ferme de la Haye, les culbuta une seconde fois, emporta la Haye avec la même vigueur, et, continuant sa marche, refoula les alliés, dans un désordre épouvantable, dans la direction de Mont-Saint-Jean. Au centre, la division hollando-belge du général Perponcher et la division anglaise Picton voulurent prévenir l'attaque de la division Marcognet en se jetant au-devant d'elle, mais cette tentative n'obtint aucun résultat.

Chargées avec le plus généreux élan par la division française, et pris à revers par la mitraille de douze bouches à feu, ces deux divisions furent enfoncées à leur tour, culbutées sur tous les points, chassées de position en position et rejetées en désordre sur la seconde ligne de Wellington, malgré l'opiniâtre résistance des troupes belges, qui se dévouèrent généreusement pour sauver la division Picton. De leur côté, les divisions Alix et Donzelot abordèrent au pas de course les approches de la Haye-Sainte et chargèrent les ennemis avec fureur.

Les Anglo-Hollandais opposèrent la résistance la plus vive ; trois fois ils se précipitèrent sur les troupes françaises, trois fois ils furent repoussés avec violence, mais sans perdre courage. On eût dit que de part et d'autre on avait juré de vaincre ou de mourir. Ce ne fut qu'à la cinquième charge que la colonne française parvint en-

fin à culbuter les ennemis et à les rejeter sur la ferme. Une partie d'entre eux s'enfermèrent dans les bâtiments de la ferme ; le reste des alliés fut rejeté vers le plateau, au même instant où Marcognet et Durutte refoulaient violemment leur gauche.

La lutte était non moins furieuse du côté de l'aile gauche. Une fois maîtres du bois de Goumont, les généraux Jérôme Bonaparte, Foy et Bachelu se précipitèrent sur les pas des Anglo-Hollandais, culbutant, écrasant tout sur leur passage, et les rejetèrent en désordre sur le château et la ferme. L'artillerie ennemie fit des efforts extraordinaires pour arrêter les vainqueurs, les divisions bravèrent tous les dangers. Les approches de Goumont offrent beaucoup d'obstacles.

La ferme, le jardin et le verger, où les ennemis venaient de se réfugier, forment une espèce de parallélogramme, que longe, au sud et à l'est, un chemin de terre bordé de fossés secs, séparé par une haie vive haute et épaisse, d'un mur de briques, de deux mètres de hauteur, qui sert de clôture définitive et intérieure au jardin et au verger, du côté nord-est. C'était derrière ce mur que se trouvaient les Anglo-Hollandais.

Les ennemis avaient eu soin de créneler le mur, d'où ils pouvaient, sans danger aucun, foudroyer tout ce qui s'approcherait de Goumont. Les Français ne se doutaient guère de l'existence de ce mur. Croyant que les ennemis n'étaient couverts que par la haie, Jérôme Bonaparte et Foy se lancèrent vigoureusement vers l'enclos, traversèrent le chemin au pas de course, sous une grêle de mitraille, et abordèrent la haie ; au même instant, un feu de mousqueterie épouvantable, dirigé pour ainsi dire à bout portant, couvrit les deux divisions et leur enleva des files entières. Les Français doublèrent d'ardeur à cette résistance inattendue, mais ils ne purent soutenir longtemps ce feu meurtrier.

Ecrasés, mis en désordre, ils se replient et se rejettent dans le bois. Les ennemis veulent profiter de cette retraite pour reprendre le bois ; repoussés à leur tour, les Français les rejettent de nouveau dans la position de Goumont, repassent la route et abordent pour la seconde fois la haie qui dérobe à leurs yeux le mur fatal ; mais vain espoir ! D'invisibles mains reçoivent les troupes françaises, arrêtent leurs généreux efforts et tuent les plus intrépides. Une troisième, une quatrième attaque ont lieu, mais sans plus de succès. Furieux de

recevoir la mort sans pouvoir la donner, Jérôme et Foy ramènent leurs troupes pour la cinquième fois, repassent les fossés et la route, se précipitent sur la haie et la traversent d'un effort héroïque. Le mur se montre alors à leurs yeux étonnés. Loin de s'arrêter devant cet obstacle inattendu, les Français franchissent l'espace qui les sépare du mur, abordent cette barrière jusque-là invisible et l'attaquent avec fureur. Tandis que les uns tirent ou frappent à coups de baïonnette à travers les ouvertures qui servent de meurtrières aux ennemis, les autres cherchent à renverser le mur à coups de hâche ou à l'es-calader.

Quelques braves en atteignent le sommet, se précipitent dans le jardin et le verger, mais ils ne trouvent qu'un glorieux trépas pour prix de tant d'héroïsme. Reille, Jérôme, Foy, Bachelu, généraux, officiers et soldats, font l'impossible pour enlever cette espèce de rempart, tous leurs efforts se brisent devant l'obstacle qui abrite leurs adversaires.

Le prince Jérôme ramène jusqu'à dix fois ses soldats, les exhorte, les encourage en bravant mille fois la mort ; vainement les régiments se dévouent, vainement des bataillons entiers se font écraser pour renverser le mur, tout est inutile. Chose étrange, il ne vint à la pensée de personne soit de tourner la position par la gauche, soit de chercher un autre point d'attaque, soit enfin de renverser le mur à coups de canon.

Cette lutte sanglante mais héroïque dura près de deux heures. Désespérant de s'emparer de la position, le général Reille fit prévenir l'empereur, vers trois heures, de l'état des choses. Un coup d'œil suffit à Napoléon pour découvrir le point le plus favorable pour aborder Goumont. « Qu'on prenne du canon, s'écria-t-il, huit obusiers, et que tout cela finisse. »

L'artillerie fut aussitôt mise en position : une demi-heure après, tout le château était en feu. La grande porte d'entrée, située à l'angle sud-est du bâtiment, fut brisée à coups de canon : les troupes du prince Jérôme et du général Foy se précipitèrent aussitôt au milieu des bâtiments embrasés et se ruèrent sur les troupes anglo-hollandaises. La garde anglaise se défendit avec acharnement ; mais chargée à outrance par les Français, qui avaient à venger les pertes énormes essayées devant le mur, elle fut bientôt enfoncée, chassée du

château, de la cour et de la ferme, et refoulée dans le verger dans un désordre complet.

Les alliés firent des efforts incroyables pour reprendre les bâtiments ; aucun sacrifice ne leur coûta, mais ils ne parvinrent à se maintenir que dans le verger, qu'ils conservèrent le reste de la journée.

A la vue de cette triple défaite, et surtout de celle de la première ligne de son centre et de sa gauche, Wellington fit avancer plusieurs régiments de sa seconde ligne, et les jeta au secours des divisions Picton et Perponcher, avec ordre de contenir à tout prix les colonnes françaises ; mais cet ordre était à peine donné, lorsque plusieurs officiers vinrent prévenir le généralissime anglais que les dernières troupes de sa seconde ligne et les réserves, écrasées par l'artillerie française, abandonnaient leur position et se précipitaient à la débandade vers la forêt de Soignes, sous le feu des trente pièces de 12, dont les boulets portaient en plein sur le plateau et battaient le défilé de Waterloo.

L'effroi se communiqua de rang en rang, de régiment en régiment ; au bout de quelques minutes, ce fut une véritable panique. Les bagages, les chariots, les blessés, infanterie, cavalerie, artillerie, tout ce qui se trouva sur les derrières de la seconde ligne prit la fuite. Le défilé, seule retraite que possédât l'armée, fut bientôt encombré et le passage obstrué.

La mêlée était affreuse, et pour comble de désordre, les pièces de 12 ne cessaient de battre le passage et de porter la destruction au milieu des masses de fuyards. Tout semblait perdu. Soit qu'ils fussent entraînés à leur tour par l'effroi général, soit qu'ils comptassent rallier les colonnes en retraite, le duc de Wellington et les officiers qui l'entouraient quittèrent brusquement la position qu'ils occupaient au sommet du plateau brès de la chaussée et se jetèrent au milieu des fuyards.

Les Français ne se doutaient pas des terribles ravages de leur artillerie ; aussi ne surent-ils d'abord que penser de cet effroyable tumulte ; ce ne fut qu'en voyant le brusque départ d'un groupe d'officiers, parmi lesquels se trouvait Wellington, que l'on supposa que les ennemis battaient en retraite. Le général Ruty, qui commandait la fameuse batterie des trente pièces de 12, le reconnut un des premiers ; laissant aussitôt le commandement de sa batterie au colonel Chaudon,

Rutty courut annoncer à l'empereur que les Anglo-Hollandais abandonnaient leur position et lui demanda ses instructions.

La nouvelle que les ennemis se retiraient circula aussitôt de régiment en régiment et ajouta encore, s'il était possible, à l'exaltation qui animait les troupes. Les colonnes du maréchal Ney s'avançaient toujours, culbutant, brisant tout sur leur passage. Instruit à son tour que les alliés semblaient évacuer leur position, l'impétueux maréchal crut le moment arrivé de frapper le coup décisif et de hâter la défaite de Wellington.

Ne consultant que sa noble ardeur, il ordonna aux divisions Alix Donzelot et Marcognet de renverser le peu de troupes qui se trouvaient devant elles, de gravir le plateau de front, tandis que la division Durutte le tournerait par la gauche, et de charger à fond la seconde ligne ennemie.

Pour donner plus de poids à cette manœuvre hardie, Ney fit dire au colonel Chaudon de suivre son mouvement avec les trente pièces de réserve, de porter sa batterie sur le plateau et de foudroyer à outrance le centre de l'armée alliée. Le maréchal croyait toucher à la victoire ; dans son esprit, rien ne devait résister à cet effet combiné. Le colonel Chaudon cessa à l'instant son feu, fit relever ses pièces et descendit au galop la pente de la Belle-Alliance pour gravir le plateau en traversant le ravin.

Le sol du ravin, encore tout trempé de la pluie, ne présentait malheureusement que de la boue ; les affûts, lancés avec force, y entrèrent jusqu'à l'essieu, sans qu'il fût possible de les dégager à temps ; chevaux, canons, canonniers, toute la batterie de réserve resta comme clouée dans ce fatal bournier. Cet accident sauva l'armée ennemie.

Surpris du silence de la batterie devant laquelle fuyait la moitié de ses troupes et ne sachant à quoi l'attribuer, Wellington revint brusquement sur ses pas, traversa rapidement ses colonnes désorganisées et courut à la hâte vers sa première position, c'est-à-dire sur le plateau. Les troupes, non moins surprises que leur général de voir que les boulets cessaient de balayer leurs rangs, les troupes s'arrêtèrent à leur tour, se rallièrent à la voix de leurs officiers et s'empressèrent de reformer leurs colonnes. La tête des fuyards continua seule sa course sur Bruxelles, où elle ne tarda guère de répandre l'effroi et la consternation.

Le duc de Wellington eut bientôt reconnu la cause du silence de la batterie française. « Rien n'est perdu ! » s'écria-t-il avec espoir en voyant l'artillerie embourbée au fond du ravin. Sans balancer un instant, il ordonna à la seconde ligne de se porter en avant, de se précipiter vers la Haye-Sainte, pressée avec fureur par les troupes du maréchal Ney, et de charger à fond les colonnes françaises.

La cavalerie du général Uxbridge, postée derrière la seconde ligne, reçut ordre de soutenir cette attaque désespérée ; d'un autre côté, Wellington ordonna à deux régiments de dragons, en position à l'extrémité du ravin, de se lancer à fond de train sur la batterie embourbée, de couper les traits, de tuer les chevaux et de sabrer les canonniers sans faire attention aux pièces.

Une distribution d'eau-de-vie mêlée de poudre fut faite aux deux régiments, les gourmettes des brides furent enlevées ; puis, les cavaliers, à moitié ivres, roides et immobiles, se jetèrent tête baissée sur la batterie. Rien ne résista à leur choc ; ils traversèrent la batterie avec une rapidité effrayante, tuèrent hommes et chevaux, et, ne pouvant plus maîtriser la fougue de leurs montures, ils allèrent friser les carrés français. Toute la batterie était disloquée.

Les dragons allaient inévitablement se jeter dans la seconde ligne, lorsque l'empereur, qui était accouru ventre à terre sur ce point du champ de bataille, fit avancer deux régiments de cuirassiers du corps de Milhaud et les lança sur la cavalerie ennemie. Le choc fut terrible ; en quelques instants, les deux régiments anglais furent culbutés, brisés, détruits. Pas un dragon n'échappa à cette boucherie ; mais Wellington avait atteint son but, puisqu'il conservait le plateau et que la réserve d'artillerie française était hors de service. L'empereur fit sur-le-champ avancer l'artillerie légère de la jeune garde, mais ces pièces, quoique admirablement servies, ne purent remplacer, on le pense bien, des pièces de gros calibre.

Le maréchal Ney, loin de se laisser intimider par l'absence de cette artillerie sur laquelle il comptait pour percer la seconde ligne des Anglo-Hollandais, continua intrépidement sa marche vers le plateau et la Haye-Sainte. Ses colonnes abordèrent, au cri de *vive l'empereur !* les troupes que Wellington venait de jeter au-devant d'elles et les chargèrent à la baïonnette, tandis que la division Donzelot attaquait

avec force les bâtiments de la Haye-Sainte. Tout plia devant les Français.

Une division de troupes hanovriennes, qui s'était précipitée hors ligne pour protéger les débris de la division Picton, fut culbutée la première et refoulée en désordre sur la légion allemande du général Ompteda et une brigade anglaise qui la soutenaient. Attaquées à leur tour, ces brigades, déjà ébranlées, furent enfoncées au premier choc, chargées une seconde fois et complètement disloquées. Deux bataillons allemands et un des régiments anglais, moins mal traités que le reste des deux brigades, voulurent se former en carré pour arrêter un instant les Français, mais ils furent aussitôt chargés et presque entièrement détruits.

Les trois quarts d'entre eux restèrent sur le terrain avec le général Ompteda. Les colonnes françaises poussèrent les débris des alliés l'épée dans les reins, en renversant tout ; déjà elles touchaient au plateau ; une dernière charge allait les en rendre maîtres, lorsque dans ce moment la brigade du général Ponsonby, composée du 1<sup>er</sup>, du 2<sup>e</sup> et du 3<sup>e</sup> de dragons, que Wellington avait chargée de soutenir l'infanterie, se lança sur le flanc des colonnes, chargea à fond la division Marcognet, la rompit, lui enleva deux drapeaux, dont les porte-aigles avaient été tués, et brisa son artillerie. Cette attaque arrêta tout le 1<sup>er</sup> corps, mais ce ne fut que pour un instant. L'empereur, qui suivait de près la grande attaque du prince de la Moskowa avec les cuirassiers du général Milhaud, fit avancer la brigade du général Travers, composée du 4<sup>e</sup> et du 12<sup>e</sup> de cuirassiers, de la division Wathier, la brigade du général Farine, formée du 6<sup>e</sup> et du 9<sup>e</sup> de cuirassiers, de la division Delort, et le 4<sup>e</sup> de lanciers, de la division Jacquinet, et leur montra la cavalerie ennemie. Les cuirassiers et les lanciers se lancèrent aussitôt sur les dragons du général Ponsonby et les chargèrent avec un élan irrésistible. Les Anglais reçurent bravement le choc, mais vains efforts !

En moins de cinq minutes, le général Ponsonby et ses principaux officiers furent tués, ses escadrons ramenés, écharpés, dispersés. Ce fut à peine si le quart des dragons parvint à se sauver. Une seconde brigade du général Uxbridge, postée à peu de distance en arrière, crut devoir se jeter au-devant des cuirassiers et protéger les débris

de la brigade Ponsonby, en chargeant vigoureusement ; mais les Français ne lui en laissèrent pas le temps.

Les braves cuirassiers, plus animés que jamais, s'élançèrent sur cette nouvelle troupe bride abattue, avant qu'elle pût recevoir le choc et la rejetèrent hors ligne, dans un désordre affreux, aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur, vive la France !*

C'était dans ce moment que les divisions Foy, Jérôme et Bachelu, soutenues par les cuirassiers de Kellermann, entraient enfin dans la ferme de Goumont et qu'elles refoulaient l'aile droite de Wellington vers le grand plateau. Le 1<sup>er</sup> corps qui avait eu le temps de se remettre de l'attaque de la cavalerie anglaise pendant que celle-ci était écrasée par les cuirassiers de Milhaud, le 1<sup>er</sup> corps se remit aussitôt en marche et aborda définitivement le plateau.

Toute l'artillerie de Drouet, de Milhaud et de la jeune garde soutint ce mouvement, que tout annonçait devoir être décisif. La position des alliés devenait extrêmement critique ; tout était perdu pour eux si les Français couronnaient le plateau. Wellington ne comprit que trop ce que sa position avait de dangereux. Jugeant que le moment était arrivé de décider le sort de la journée, il se couvrit de toutes ses batteries, fit avancer toute sa cavalerie disponible, fit entrer en ligne la plupart de ses réserves, et les jeta sur le front des troupes du général Drouet ; cent cinquante bouches à feu foudroyèrent en même temps ces troupes à pleines volées.

Ce feu terrible fit des ravages affreux dans les rangs des Français ; des files entières furent emportées en peu de secondes ; mais rien ne put ébranler les braves du comte d'Erlon. Enthousiasmés, exaltés outre mesure, les colonnes du maréchal Ney traversèrent au pas de course la faible distance qui les séparait des Anglo-Hollandais, abordèrent à la baïonnette le centre et la gauche, et les chargèrent avec fureur d'une extrémité à l'autre. Anglais, Ecossais, Hanovriens, Belges, Hollandais, Allemands, tous firent des prodiges de valeur, tous se battirent en hommes résolus à vaincre ou à mourir, mais tous leurs efforts restèrent impuissants devant l'énergie des Français.

Wellington engagea régiment après régiment, escadron après escadron ; tout fut inutile ; l'impétueux maréchal Ney avançait toujours. La ferme de la Haye-Sainte fut enfin emportée après un carnage affreux des Écossais, chargés de la défense des bâtiments, les enne-

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5° EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS